

de manière que leurs extrémités supérieures soient en plan. Vous avez un vide au milieu, ou le trou demandé.

— Tout ça, c'est de la mécanique, fit Criquet en pirouettant sur les talons. Je préférerais voir, je comprendrais mieux.

— Cela marchera si vous me laissez faire.

— Lorsque les termites auront fini.

— Les termites ?

— Oui, ils achèvent notre besogne, dit von Ruff.

— Hé bien, chacun aura sa spécialité et tous ensemble nous finirons bien par fabriquer une Saint-Nicolas à notre grand gâté.

— Saint-Nicolas ? s'écria Criquet. Je jure de ne rentrer en Europe qu'au moyen de mon vaisseau-hippopotame, na !

— Entre-temps, préparez-moi mon théâtre.

— Pour la Noël ?

— Oui, l'époque est bien choisie. Le plus tôt possible serait le mieux.

— Bien M'sieu ! on z'y va !

LXVII

UN RODIN NOIR

Les bandits que les fidèles de Paul avaient mis en fuite, avaient couru pendant deux heures sans reprendre haleine. Ils étaient arrivés épuisés dans une forêt : ils s'arrêtèrent.

Ils avaient faim. Ils ne trouvèrent que des fruits et des racines comestibles. Le repas fut maigre, insuffisant. A la peur succéda chez eux la colère. Ils reconnurent alors qu'ils auraient pu facilement venir à bout de leurs ennemis. Ils s'accusèrent mutuellement d'avoir fui le premier, d'avoir été cause de la débandade. Certain d'entre eux, tout en accusant ses compagnons, démontra l'impossibilité ou tout au moins le danger qu'il y avait de retourner à Louala.

— Nous nous sommes mis dans une déplorable situation, disait-il, Nmolo et ses compagnons feront connaître notre conduite, nous serons écartelés par les amis du blanc, car ils sont les plus forts en ce moment.

— Nous ne pouvons rentrer dans notre village, dit un autre, nous

ne pouvons pas non plus aller nous installer dans un village qui n'est pas le nôtre. Chaque case a son propriétaire, les champs sont à la tribu. Il faudrait devenir esclaves de ceux qui possèdent.

— Et, ajouta un troisième, nous ne pouvons vivre dans les bois : a saison des pluies va commencer, nous serons morts de misère avant a fin de la première lune.

— Si les animaux féroces ne nous dévorent pas, ou si quelque chasseur ne nous prend pas pour des ennemis et ne prévient pas les amis.



TROIS HEURES APRÈS LE DÉPART, LA PIROGUE ABORDAIT A UNE RIVE BOISÉE. (p. 464.)

— Que faire ?

— Empêcher Nmolo et ses hommes d'aller dire à Louala ce que nous avons fait.

— Il faudrait les tuer, nous sommes les plus faibles.

— Rien ne nous empêche d'être les plus rusés.

— Oui ! si Ikilo avait su s'y prendre, nous aurions tué tous les esclaves du blanc et le blanc lui-même, sans nous exposer à la moindre blessure.

— C'est bien périlleux d'attaquer ce fétiche !

— Faut-il donc nous résoudre à mourir de faim dans les bois ?

- Chassons ! le gibier ne manque pas !
- Oh ! toujours être à la peine, jamais au repos...
- Si au moins nous avons des armes en quantité suffisante !
- Rien pour préparer notre nourriture !
- Rien pour nous abriter !
- Pas de femme pour nous servir !
- Nous voir réduits à tout faire de nos propres mains !
- Aucun moment de repos !
- Voulez-vous m'écouter et me suivre ? demanda l'un d'eux.
- Parle ! qu'as-tu à proposer ?

— Le voici. Le fétiche est fort malade, ce qui l'empêche de se défendre. Des hommes de Nmolo le soignent ; admettons qu'ils sont deux ou trois occupés à ce service. Les autres chassent, pêchent, coupent des arbres, montent une case. Ils sont donc tous séparés les uns des autres, chacun va de son côté. En nous cachant dans les environs, nous pouvons nous trouver ensemble devant un, deux ou trois de ces hommes. Si nous n'avons affaire qu'à un, nous en ferons un mort. Nous recommencerons à attendre ; nous les combattons tous. Lorsqu'il n'en restera plus, nous reviendrons à Louala, où nous dirons que nous avons été attaqués par des négriers qui ont massacré nos compagnons.

— Bien imaginé !

— Bien dit !

— Nous ne pouvons faire autre chose.

— Demain nous retournerons là d'où nous sommes venus ; mais nous serons prudents.

— Très rusés ! Très sages !

— Nous nous débarrasserons d'eux successivement et sûrement. Jamais plus d'un à la fois !

Les bandits passèrent la nuit à combiner leur plan d'attaque. Dès le matin, ils se mirent en marche vers le lieu où Paul était resté. Ils se tinrent à l'écart et virent les préparatifs de départ et le départ lui-même des compagnons du mourant. Ils suivirent prudemment et attendirent pendant plusieurs jours.

Ils commençaient à désespérer d'avoir l'occasion qu'ils guettaient, lorsqu'un matin un chasseur du village se trouva inopinément devant eux.

L'ayant aperçu longtemps à l'avance, ils avaient eu le temps de se préparer à le recevoir et de se concerter. Ils se prirent des mines

de désespérés et simulèrent le plus complet abattement. Le chasseur s'avança sans hésitation et leur demanda les motifs de leur présence sur les terres de sa tribu.

— O, maître! répondit le plus rusé et le plus perfide de ces vagabonds, ayez pitié de nous: nous sommes les derniers survivants du grand village de Louala!

— Oh! et d'où vient ce malheur?

— Ji, maître! C'est une lamentable histoire.

« Un jour un blanc est venu au village. Il se disait ami, marchand. Il demanda à se reposer, il était très malade, grièvement blessé, racontait-il; des brigands l'avaient attaqué et presque entièrement dépouillé, en le laissant pour mort sur la place. On eût pitié de lui, on le traita bien. Un des nôtres, nommé Nmolo, lui servait de serviteur. On n'aurait jamais su ce qui se passa, sans la femme de Nmolo, qui raconta tout. Le blanc acheta l'esprit de Nmolo, qui devint traître à ses frères. Ce traître gagna les plus mauvais sujets du village, au nombre de dix, et tous se firent les serviles instruments du blanc. Voici l'horrible travail auquel ils se livrèrent :

Tous les soirs ils se réunissaient et allumaient un grand feu sur lequel ils jetaient de l'eau à divers intervalles. L'eau s'en allait en vapeur. Nous pensions qu'en se livrant à cette pratique ils obéissaient à un ancien usage et nous n'y prenions pas garde. Nous avions tort. Tous nos guerriers s'affaiblissaient, leur courage s'éteignait. Un matin où chacun dormait encore, une bande d'hommes montés sur des chameaux arrive au galop, tombe dans le village comme la grêle, tue, brûle, fait des esclaves. Mais l'un de nous, qui est mort haché comme de la terre de sable, avait gagné la rivière; l'air n'y était pas empesté, le courage revint à ce brave. Il appela ses amis et une lutte tardive s'engagea. Hélas! Louala était perdu pour nous; nous nous sommes sauvés, nous courons à l'aventure.

— Ah! et comment est ce mauvais?

— C'est un blanc, habillé d'étoffe blanche.

— Et Nmolo est-il encore avec lui?

— Oui, car nous l'avons vu de loin. Ce Nmolo est vendu; il ne peut quitter son maître. Nous guettons le moment de le tue-

— Le voulez-vous? demanda le chasseur.

— Tu le connais?

— Ils occupent une case voisine de la mienne.

— Oh! tiens-toi sur tes gardes, car on ne sait quelle puissance a

ce blanc. Il faudrait toute une tribu pour le vaincre. Il a des sortilèges que l'esprit ni la force ne peuvent combattre. Nmolo est son ministre. Il était plus méchant que le démon dans la bataille.

Le chasseur ne répondit pas. Il crut que le contact des vagabonds pourrait lui ôter une parcelle de son courage et s'en éloigna rapidement. En rentrant dans sa case, il avait combiné tout un plan.

Attaquer seul le blanc, qu'il avait parfaitement reconnu pour le mauvais génie, il n'y pensa même pas. Il mit en pratique ce proverbe arabe : « *Si un chien te mord et si tu es trop faible pour le tuer, fais en sorte qu'il morde ceux qui sont plus fort que toi : ils le tueront.* »

Il alla trouver un voisin auquel il parla du blanc ; il ne lui dit rien qui pût être pris pour une calomnie, mais à travers ses propos transpirait une crainte vague.

Puis il alla chez un autre glisser ses premières insinuations, de manière que le nouveau confident ne put démêler qui des deux — l'edit chasseur ou son premier voisin, — les avait dites à l'autre. Les deux voisins mêlèrent les idées suggérées aux remarques qui leurs étaient propres et s'en firent une conviction personnelle, qu'ils allèrent détailler à leurs proches.

L'affaire était lancée. Le chasseur savait où et comment il fallait barrer le courant pour en faire un torrent. Il se mit sourdement au travail.

C'était ouvrage de patience ; il fallait donc du temps, pour ne pas « se mouiller ».

Trois ou quatre jours après la rencontre du chasseur et des brigands ; Nmolo remarqua une réserve inusitée chez certains de ses nouveaux amis noirs. Son intime lui vint dire qu'il aurait à s'abstenir de le voir ; un autre lui tint à peu près le même langage.

Il n'est pas prudent de prolonger mon séjour ici, pensa-t-il. Je vais demander au fétiche s'il se sent la force de partir. Le mieux serait de retourner vers Louala, mais il faut entendre ce que son esprit a décidé.

Paul, grâce à sa jeune et vigoureuse nature, éprouvait un mieux très prononcé.

Il écouta ce que Nmolo lui disait. Ses traits se contractaient ; enfin il dit :

— Mon brave et loyal camarade, je ne puis encore marcher ; mais si tu y consens, fais-moi transporter à bras. Partons d'ici à l'insu de tout le monde et gagnons une retraite où il me sera loisible d'attendre.

— Maître, nous avons coupé un arbre pour en faire une pirogue. Nous avons eu du bonheur. Le cœur de l'arbre était rongé par les insectes ; le bois et l'écorce sont intacts. La pirogue a été un peu travaillée, nous pourrions déjà nous en servir.

— Les gens du village savent-ils où est cette barque ?

— Ils l'ignorent ; on ne montre jamais ce qui est utile à qui peut avoir besoin de se cacher.

— Tu es sage et prudent, Nmolo ; ce sont là des qualités qui t'assurent dans l'avenir la grandeur et la fortune.

— Ce sont là des paroles que je n'oublierai jamais et dont je te suis très reconnaissant.

— Cette nuit, si rien ne nous dérange, nous nous éloignerons sans bruit.

— C'est également mon intention.

— Bien, Nmolo, bien !

— Bon fétiche ! j'ai dit de laisser la maison de toile ici et de partir lorsqu'il n'y aura plus de lumière dans le ciel.

— Veux-tu me dire si tu ne pourrais pas faire ce que je demande ?

— Toujours, maître.

— Demain commenceront les orages, as-tu dit.

— Aujourd'hui, maître, je lis dans le ciel.

— Tu amasseras des herbes devant notre demeure, tu les disposeras en forme de manteau ; tu me le placeras sur le corps pour qu'il me dérobe aux regards de chacun ; tu enverras tous tes amis, mes toyaux camarades, sur le bord de la rivière, à côté de la pirogue. Tu attendras que l'orage soit dans son plein ; alors tu me chargeras sur tes épaules comme une botte d'herbages ; tu me conduiras à la barque, tu la pousseras à l'eau et nous partirons ensemble.

— C'est bien, maître, tu es fétiche, le tonnerre ne peut rien contre toi. Néanmoins j'ai fait aussi mes réflexions ; veux-tu les connaître ?

— Parle, tu ne peux avoir fait que de sages réflexions.

— Si nous étions poursuivis, il serait bon que dans l'obscurité je pusse être pris pour toi.

— Tu voudrais risquer ta vie pour sauver la mienne ?

— Je voudrais éloigner le danger de ta tête. Je suis sans blessure, bien portant, vigoureux, je peux fournir une course longue et rapide. Tu n'as rien à craindre pour moi. Je te rejoindrai en avant du village, sur le fleuve. Tu marcheras toujours devant toi jusqu'à une journée de marche. Mes hommes connaissent cela.

— Brave ami, je te remercie, je saurai, une fois hors de toute atteinte, te récompenser comme tu le mérites.

— Si tu laisses aller ton esprit, tu me protégeras du pays des fétiches. Écoute ! Je vais arranger les habillements que je tiens de ta libéralité, et nous partirons dès que tu en donneras l'ordre.

— C'est une affaire bien entendue. Je suis sans fièvre aujourd'hui.

— Avant deux heures d'ici la pluie tombera abondamment. Nous partirons, je vais travailler.

Le nègre-chasseur travaillait aussi à sa façon. Il était convenu que certains cerveaux brûlés insulteraient les jeteurs de sorts dès le lendemain. Ils ne savaient pas encore exactement ce qu'ils feraient, mais ils étaient disposés à faire du bruit.

Nmolo était prêt. La tempête était imminente. Le ciel se couvrait

Dans le village aucun bruit. Les habitants vérifiaient leurs toitures et les fermetures de leurs cases, et se calfeutraient chez eux.

Au péril de la tempête s'en joignait un autre, non moins menaçant : la navigation sur le cours d'eau ; mais le fétiche conjurerait ce double danger si besoin était.

Nmolo savait qu'il en serait ainsi.

Il vint près de Paul et lui demanda :

— Partons-nous ?

— Couvre-moi. La pluie me serait aussi mortelle que des flèches.

Paul, couvert et protégé par les herbes sèches, fut transporté hors de sa tente. Les premières gouttes de pluie tombaient, larges et chaudes. Le vent mugissait avec une violence extrême.

Tout marcha à souhait.

La barque se balançait sur la rivière et se maintenait relativement bien. Elle était lourde, mais elle était solide ; cette dernière qualité compensait la lourdeur.

Après quelques précautions préalables, la pirogue s'éloigna de la rive et fut lancée en plein courant. Elle allait à grand train.

La rivière était peu profonde, mais large. L'orage se déchaînait furieusement.

Paul, quoique très faible, voulut être débarrassé des herbages qui l'emmailotaient. Ses noirs dévoués se dépouillèrent de leurs légers vêtements pour en couvrir leur bon fétiche. Nmolo le soutenait et lui épargnait toute secousse autant que faire se pouvait. Le brave noir s'acquittait avec sollicitude de ce soin fatigant.

L'orage devenait tempête ; la barque dansait sur les flots soulevés

par le vent, les éclairs trouaient le ciel ténébreux. Mais Paul résistait et luttait courageusement, pour donner l'exemple, par devoir.

Nmolo lui avait dit :

— Fétiche ! ton pouvoir est grand ; tu laisseras aller la tempête tant que tu jugeras en avoir besoin. Si elle nous mettait en danger de mort, tu l'arrêteras...

Cette phrase était la traduction d'une conviction. Elle était aussi une menace involontaire.

Le prestige de l'héroïque blessé dépendait de sa force morale. Il lui fallait vaincre la maladie, ou mourir abandonné. Les nègres superstitieux ne lui obéissaient que parce qu'ils le croyaient véritablement fétiche. Les malheurs, blessures, tout ce qui eût pu les faire réfléchir et les édifier sur la nature du maître, s'expliquaient par ces mots : « La volonté du fétiche est impénétrable ; tout ce qu'il « fait est bien fait et tient à des raisons que nous ne pouvons « connaître. »

Sont-ils plus intraitables que d'autres, les gens qui parlent ainsi ? Raisonnent-ils moins que certains civilisés ? Ne sont-ils pas susceptibles d'éducation religieuse, comme certains voyageurs et savants l'ont prétendu ? Il est vrai qu'il s'est trouvé des individus pour prouver, Bible en main, que le noir, fils de Caïn, n'est et ne peut être qu'esclave, de par la volonté du Créateur lui-même.

L'eau de la rivière devenait plus lourde sous la barque ; les vagues se donnaient avec ampleur, le danger devenait donc moindre, il n'y avait plus qu'une question d'équilibre. Le vent n'augmentait pas, il se maintenait dans une seule direction.

Paul était pâle.

— Oh je souffre ! murmurait-il ; je crains de voir ma plaie se rouvrir ; les forces m'abandonnent. Pourrai-je voir la fin de l'orage ? Il me faut rester calme, froid, impassible, au sein des plus cruelles souffrances ; sachons du moins mourir stoïquement. Si la Civilisation conduit un jour ses pionniers dans ces contrées maudites, il faut que ces pionniers y trouvent une légende : celle de la mort du blanc, du fétiche. Lorsque je ne pourrai plus lutter, je me laisserai glisser sous les flots. J'attendrai que la foudre éclate pour disparaître. Mais toi, chère Catherine, sœur bien-aimée, suis-je donc condamné à ne plus te revoir ?

Cependant, il contemplait les vagues prêtes à le recevoir. La vue de cette tombe immense, ouverte devant lui, ne l'empêcha point

néanmoins d'encourager ses compagnons, qui luttèrent en héros.

— Oh ! leur cria-t-il alors dans un élan d'admiration, vous êtes des lions !

— Assez ! maître ! fit Nmolo, fais cesser la tempête ! Tu le vois, ils sont dignes d'être tes serviteurs.

— Oh ! s'écria Paul en russe, que ne pourrait-on faire avec des hommes semblables ! simples serviteurs d'occasion qui se conduisent avec tant d'abnégation et de dévouement pour un homme qui n'est pas de leur race !

Cette exclamation, que les noirs ne comprenaient pas, sembla leur être un ordre donné par Paul aux esprits supérieurs et invisibles, car au même instant la tempête s'apaisa sensiblement. Le vent perdait de sa violence, les éclairs étaient moins intenses et s'éloignaient. La pluie continuait à tomber, mais tout danger de naufrage eut bientôt disparu. A cette vue, les nègres furent plus que jamais convaincus du pouvoir surnaturel du fétiche.

Trois heures après le départ, la pirogue abordait à une rive boisée Nmolo prit son maître sur ses bras et le transporta à terre.

— Ne nous arrêtons pas, maître ! dit-il, en le portant délicatement, enfonçons-nous dans les bois ; nous y établirons une case pour que tu puisses achever ta guérison.

— Faites, mes chers amis, je n'ai rien à objecter.

Après avoir marché longtemps encore à la lueur des éclairs, ils firent une halte. Une pluie persistante fouettait le sol et effaçait leurs traces ; ils étaient en sûreté.

Mais Paul était à bout de forces et grelottait, en proie à la fièvre. Il se sentait arrivé à sa dernière heure.

LXVIII

A LA RECHERCHE DE PAUL

Criquet travaillait. Couché sur le dos, les yeux fermés, les mains sous la tête, il travaillait. Il se martelait le cerveau pour y trouver les éléments de la scène que lui avait demandée Henri.

— Il va bien, lui, se disait-il, faites-moi quelque chose d'horrible, de terrifiant ! Je n'ai rien, moi, ni pour faire des tours, ni pour